

L'industrie utilise le tabac, le caoutchouc, le sisal, le cacao, la vanille, le chicla - déjà mâché avant 1492 - le bois de Campêche, l'indigo. L'ananas a fait le tour du monde et, seul animal figurant sur cette liste, le dindon fait souche partout et non plus seulement en Amérique. Mais il appartient au maïs, aux haricots et à la pomme de terre de détenir le premier rang dans la liste des produits vivriers sans lesquels notre vie économique serait aujourd'hui impossible.

Grâce aux techniques agricoles des Indiens, nous possédons des moyens de subsistance inconnus il y a quelques siècles. Ces techniques, comme l'agriculture en terrasses, l'irrigation, l'utilisation du guano, la sélection, démontrent une ancienneté d'établissement nettement prouvée par la méthode de datation utilisant le carbone 14.

Les théories diffusionnistes font partir tous les éléments culturels d'un centre unique de dispersion; elles arrivent à réduire cette antiquité. Sans repousser certains arguments diffusionnistes irréfutables, le professeur Comas préfère, lui, le principe de la convergence, c'est-à-dire l'invention parallèle, en des époques ou des lieux différents, de réponses identiques à des problèmes semblables. La métallurgie indienne est la démonstration la plus brillante de ce concept.

Certains éléments culturels et économiques indiens sont à jamais intégrés dans notre vie mentale et matérielle. Ils ne pourront plus jamais être dissociés de notre civilisation. L'inventaire objectif et honnête des acquisitions européennes dans le Nouveau Monde présente un solde favorable à ceux qui, trop longtemps, furent tenus pour de pittoresques sauvages emplumés.

Mauricio PARANHOS da SILVA: "Vues nouvelles sur certaines cultures précolombiennes d'Amérique du Sud."

(1er novembre 1955)

Le monumental "Handbook of South American Indians" en 6 volumes publié de 1946 à 1949 par le "Bureau of American Ethnology" sous la direction de Julian H. Steward, avec la collaboration des meilleurs américanistes, met au point les connaissances accumulées depuis quatre siècles. Il est vite devenu classique et indispensable. Mais basé pour les peuples forestiers presque exclusivement sur les données de l'ethnologie actuelle et sur les chroniques du temps de la Conquête, il se voit critiqué sur certains points, grâce aux fouilles archéologiques, spécialement celles des Guyanes.

Certaines idées générales relatives aux axes de déplacement de peuples indiens et de leurs cultures, l'origine et l'évolution de ces cultures, quelquefois simplement ébauchées, ont été rédigées sous la forme de synthèses trop harmonieuses et élégantes et il semble, à la lumière de la critique la plus récente, qu'elles doivent être révisées. Quelques faits nouveaux, qui ne pouvaient être connus de Steward au moment de la rédaction de ces conceptions, apportent des éléments de discussion.

Sa terminologie peut être conservée et on utilisera les

termes de culture marginale, de forêt tropicale, circum-caraïbe, andine et méso-américaine qui définissent les types sociologiques allant du nomadisme familial et alimentaire aux formes les plus élevées d'organisation, en passant par des degrés évolutifs qui passionnent les américanistes. Il faut être reconnaissant à M. Mauricio Paranhos da Silva d'avoir clairement exposé à la Société suisse des Américanistes quelques contre-théories modernes concernant l'origine de divers peuples amérindiens et l'évolution de leurs cultures sous l'influence de leurs déplacements et du milieu géographique.

Les civilisations amérindiennes même les plus élevées semblent bien délimitées par le milieu géographique et plus spécialement par la capacité du lieu de produire des plantes vivrières. Le climat et la fertilité du sol doivent être analysés soigneusement au moment de la discussion sur le progrès ou la désintégration des sociétés indiennes. Le milieu encadre les possibilités d'évolution des sociétés naturelles, même si des apports extérieurs du type le plus élevé sont concevables. On ne peut alors s'étonner du synchronisme frappant des formes sociologiques et du potentiel agricole.

De telles critiques, scientifiquement menées sur la base de faits nouveaux, ouvrent de nouvelles voies aux chercheurs et permettent d'enrichir nos conceptions sur la vie secrète des peuples indiens d'Amérique du Sud, spécialement de ceux qui, à travers les savanes et la forêt, le long des fleuves géants, tracèrent des chemins invisibles que l'américaniste tente de déceler.

Arnold KOHLER: "L'art du Mexique ancien". (17 novembre 1955).

Devant la Société suisse des Américanistes, M. Arnold Kohler analysa les constantes et les particularités des arts de l'ancien Mexique dans une conférence admirablement illustrée de clichés montrant que si les civilisations indiennes sont originales, non seulement géographiquement, mais encore chronologiquement, elles connaissent des variantes stylistiques au cours de leur évolution interne. Les innombrables restes archéologiques posent des problèmes de datation presque insolubles à la suite des interpénétrations et des influences réciproques. Une mosaïque de formes simultanées et non plus seulement successives remet sans cesse en question toute détermination chronologique.

Les grandes civilisations mexicaines se différencient par leurs éléments de base et à la dureté et à la majesté aztèque on peut opposer l'aspect tropical et pseudo-baroque de l'art maya. Mais deux traits essentiels sont communs: l'art est collectif et religieux. Il utilise des prototypes, alors que la manifestation de la sensibilité de l'artiste est plus rare. L'étude de quelques types architecturaux décoratifs et de plastique autonome prouve l'originalité des solutions trouvées par chacune des civilisations.

La pyramide, sous tous ses aspects, n'a jamais été un écrin pour tombeau, mais un haut-lieu de culte et de sacrifice. Chacune des formes analysées répond à un besoin organique et mental.